L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 8 MARS 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Bonnet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS. MERCREDI, 8 MARS 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse St-Charles.

PAR SPEAR & ESCOFFIER — Propriété No 34 rue de Chartres entre Douane et Bienville; No 312 rue de Chartres, entre Quartier et Hôpital, une élégante résidence en briques à deux étages; Nos 14, 16, 18 rue Trémé, entre Canal et Dauphine, une bâtisse à un étage et mansarde, divisée en trois corps de logis.

PAR BAUMGARDEN & FRIEDRICHS — La résidence à deux étages, No 285 rue Carondelet, entre Calliope et l'avenue Howard.

PAR ALBERT PAUL — Le cottage double avec bâtisse à deux étages dans la fond, Nos 152 et 152 1/2 rue du Quartier, entre Remparts et St Claude, et la maison double désignée par les Nos 142 et 142 1/2 rue St-Philippe, entre Remparts et St Claude.

PAR JAS. P. GUINAULT. — A l'encoignure de l'avenue de Carrollton et de la rue Tréhalème, une vacherie.

LA SITUATION EN ALLEMAGNE,

D'APRES LES NOUVELLES REÇUES, A PARIS, LE 20 FÉVRIER.

Le discours du comte de Caprivi est venu donner un dénouement en quelque sorte dramatique aux débats prolongés suscités par le parti agraire au Landtag et au Reichstag. Dans le ton, dans le langage, dans toute l'attitude de l'homme d'Etat dirigeant on a vu percer, pour la première fois—du moins avec cette netteté—une lassitude et un commencement de découragement qui n'annonceraient rien de bon pour la durée du régime actuel, si, en même temps, le chancelier n'avait tenu à parler en soldat fidèle à sa consigne et résigné à tout plutôt qu'à abandonner son poste.

Sans doute, l'an passé déjà, dans la crise déchaînée par l'échec du projet de loi scolaire de M. de Zedlitz, M. de Caprivi avait manifesté quelques velléités de retraite et en fait il a quitté, à cette date, la présidence du ministère d'Etat prussien. Sans doute encore on peut penser que le système politique actuel—*der neue Kurs*—jusque dans ses détails, est l'œuvre propre de l'empereur Guillaume et que, par conséquent, une mutation à la chancellerie n'aurait pas pour résultat nécessaire ou même probable un changement d'orientation.

Il n'en demeure pas moins, d'une part, que, pour la première fois, M. de Caprivi s, publiquement, fait allusion devant les représentants de la nation, à l'éventualité de sa démission au présence des difficultés grandissantes de sa tâche, et, d'autre part, que la disparition du chancelier dans les conjonctures présentes de la politique allemande ou en dépit de la prédominance incontestée de la volonté personnelle du souverain, ne laisserait pas d'entraîner certaines conséquences morales assez graves, particulièrement dans les relations des partis entre eux et avec le gouvernement.

Encore une fois, il ne faut pas s'y tromper et rien ne serait plus prématuré que de s'en aller croire qu'une crise ministérielle soit à la veille de s'ouvrir et que les espérances de l'extrême droite feodale et prétiste, relativement à M. de Waldersee, soient près de se réaliser. Il s'agit de nuances, mais il vaut la peine d'en tenir compte.

Deux motifs surtout contribuent à ébranler la confiance du chancelier dans sa situation personnelle et à lui faire envisager l'hypothèse d'une retraite. En premier lieu, il est évident que la levée de boucliers du parti agrarien a eu lieu conformément à un plan soigneusement arrêté d'avance et que la main du grand et implacable adversaire du second chancelier, la main de l'exilé de Friedrichsruh, est très directement mêlée à la préparation de cette campagne.

Hier encore, le fondateur de la ligue agraire, le nouveau président de l'association qui vient de s'instituer à Tivoli, M. de Platz, est allé échanger ses vues avec M. de Bismarck, d'autres disaient prendre le mot d'ordre auprès de Bismarck. A Tivoli, l'assemblée, qui reprenait le même air que la fameuse réunion de décembre où s'était accomplie la fusion de l'ex conservatisme prussien avec la démagogie antisémite, a applaudi toute allusion même détournée au grand homme d'Etat qui, depuis qu'il s'était soustrait à l'influence du vieux chancelier Dalbrück, se doctrinaire du libre échange, fit tant pour la grande propriété foncière, et elle a salué avec enthousiasme une citation éloquente du prince Bismarck en faveur de la protection agraire.

C'est là un symptôme assez grave et dont on comprend que M. de Caprivi se préoccupe. L'opposition jusqu'ici toute personnelle, mesquine, bariolée et contradictoire du prince Bismarck prendrait une portée toute nouvelle si elle eurôtait définitivement à son service les passions et les convoitises agrariennes. Mais ce n'est pas tout.

Ce qui se passe démontre, d'une façon vraiment surprenante, l'instabilité de l'équilibre gouvernemental actuel. A la même heure, M. de Caprivi est forcé de s'appuyer sur le centre catholique et les radicaux progressistes contre les inadmissibles prétentions de la grande propriété conservatrice, et de faire appel aux conservateurs contre l'opposition du centre et des progressistes au projet de loi de l'armée.

Il y a un abîme entre les deux ailes de la politique du chancelier. Au point de vue militaire, il se jette à droite; au point de vue économique, il se jette à gauche.

Et que l'on ne compare pas ce système de bascule à celui du prince Bismarck, quand il se contentait de majorités d'occasion (*rom Fall zum Fall*); d'abord il en a bien vite vu les inconvénients et il y renonçait pour établir la coalition de cartel, puis sa rude et puissante main pétrissait tout autrement l'argile parlementaire.

M. de Caprivi n'est pas assez fort; il est, plutôt, le prisonnier que le maître de ses majorités successives et il se sent peu solide quand, pour faire triompher deux des articles essentiels de son programme, il est forcé de faire le grand écart et de mettre un pied dans le camp des féodaux, et, l'autre, dans celui des progressistes.

If you feel weak and all worn out take BROWN'S IRON BITTERS

ACTRICHIENS ET ITALIENS.—On lit, dans le *Siècle*, de Paris :

Plusieurs étudiants autrichiens, venus pour le jubilé, ont affecté de se promener dans les rues les plus fréquentées de Rome, avec l'épée suspendue à une ceinture aux couleurs autrichiennes; cette sorte de provocation a été vivement relevée par la population, et elle aurait pu coûter cher à ces imprudents auteurs, si la police n'était intervenue. Mais ce seul fait indique quels sont, au fond, en dépit de toutes les assurances et de tous les mensonges diplomatiques, les sentiments réciproques des Italiens et des Autrichiens. La belle alliance de peuples que voilà, et combien solide et sincère!

LE

JUBILE DE LEON XIII.

Rome, 19 février 1893.

C'est par un temps splendide que, dès six heures du matin, piétons et voitures s'écoulent par toutes les rues du côté de Saint-Pierre, comme les affluents vers un bassin.

La place de Saint-Pierre est occupée militairement par la troupe italienne qui barre toute la colonnade.

A huit heures, l'immense basilique est déjà pleine à déborder. Le Pape est sorti de ses appartements vers neuf heures et demie, par la salle Ducale, la salle Royale et la Scala Reggia. Il est descendu à la chapelle du Saint Sacrement dans la basilique et, s'y prosternant pieusement, a fait une profonde adoration. De là il s'est rendu à la chapelle de la Pieta où étaient déjà réunis les cardinaux et le magnifique cortège pontifical.

Il était jusque-là en rochet et en camail rouge bordé d'hermine, et c'est revêtu de la chape et de la mitre blanches des évêques, en souvenir de sa consécration épiscopale, dont il célébrait aujourd'hui le cinquantième anniversaire, qu'il a fait, élevé sur la *sedia gestatoria*, son entrée dans le temple. On ne saurait dire les acclamations qui se sont fait entendre pendant que le cortège s'avançait majestueusement vers l'autel de la Confession.

On évalue à quarante mille le nombre des personnes présentes à la cérémonie. L'enthousiasme les secouait à mesure que l'apparition du Pape s'avançait vers elles et c'est au milieu d'une émotion inexprimable que la messe a commencé.

On sait de quelle manière pénétrée de respect et de profonde adoration Léon XIII célèbre les saints mystères, on l'a souvent répété et rien n'est plus juste: quand Léon XIII dit la messe, c'est le Pontife suprême qui donne l'exemple de la façon dont le sacrifice de la loi nouvelle doit être célébré

Pendant la messe, les chanteurs de la chapelle Sixtine ont fait entendre les mélodieux morceaux de leur répertoire. Mais le point culminant de l'exécution musicale a été le morceau composé pour la circonstance et dirigé par l'auteur, le célèbre Mustafa. Pendant que des voix d'hommes se faisaient entendre dans le bas de l'église, un chœur d'enfants répondait du haut de la coupole comme un écho angélique; l'effet était splendide.

Après la messe, le Saint-Père a entonné le *Te Deum*, et on a eu un nouvel exemple de la fidélité avec laquelle Rome conserve les traditions primitives. Une sorte de conversation d'actions de grâce s'est établie entre le clergé et le peuple; les prêtres du fond du sanctuaire psalmodiaient un verset et le peuple tout entier répondait avec précision, car la mémoire des Italiens est, dès leur enfance, meublée des prières liturgiques. Puis le Pape a prononcé d'une voix distincte la formule de la bénédiction apostolique et, pendant que la foule se prosternait sous sa main, la voix de l'auguste vieillard retentissait jusqu'aux extrémités de l'immenses édifice.

On sentait que la plus haute des idéalités dominait la multitude. Le départ du Pape a été encore plus solennel que l'arrivée. Le Saint Père était coiffé de la tiare à triple diadème. On le voyait s'avancer lentement, pâle et ému, au-dessus des têtes, glissant comme une blanche apparition, bénissant d'un geste lent et hiératique la foule prosternée. Quand Sa Sainteté a disparu derrière les tapisseries de la chapelle de la Pieta, une dernière acclamation de la foule enthousiasmée a salué le Père vénéré et le chef auguste de l'Eglise.

Déjà leurs cités les cloches des 400 églises de Rome faisaient résonner leur joyeux carillons dans la cité entière et le bourdon de Saint Pierre mêlait sa note grave aux chants et aux clameurs dont retentissait la basilique. Le spectacle de la foule bariolée s'écoulant en torrents des cinq portes de la façade dans le plein soleil de l'immense place était une des visions les plus pittoresques que pourrait remémorer l'œil d'un vieux Romain.

Toutes mesures avaient été prises pour que la cérémonie fût célébrée avec la magnificence accoutumée, sans donner lieu toutefois au moindre désordre. Cinquante mille billets avaient été distribués; des tribunes spéciales étaient dressées autour de l'autel de la Confession pour les ambassades extraordinaires pour le corps diplomatique, pour la noblesse romaine et les étrangers de distinction.

Le duc de Nortolk est arrivé avant-hier à la tête du pèlerinage anglais. Le comte de Mun, qui est également arrivé, a obtenu hier une longue audience du Pape. Hier enfin, M. Iswolsky, chargé d'affaires de Russie, a été invité à représenter officiellement le Tsar à la cérémonie d'aujourd'hui, de sorte que toutes les grandes puissances d'Europe étaient représentées.

Sur deux cent cinquante trois Papes, quatorze seulement, jusqu'à présent, ont célébré leur jubilé épiscopal.

Léon XIII a été très affecté de la mort de son médecin Cecarrelli; mais sa santé est excellente et résiste parfaitement à la fatigue de la cérémonie de demain, fatigue qui n'est rien d'ailleurs à côté de celle qu'il a supportée, jeudi et vendredi, où il a donné sa main à baiser à dix-huit mille personnes.

Le baron Loe, général d'armée, envoyé extraordinaire de l'empereur Guillaume, a fait visite aujourd'hui à l'ambassadeur de France, en sa qualité de doyen du corps diplomatique accrédité près du Saint-Siège.

Nous lisons, dans le *Temps* :

La célébration du jubilé épiscopal de Léon XIII n'a pas seulement donné lieu à ces pompes ecclésiastiques dont la Rome des papes a gardé le secret et auxquelles l'enceinte de Saint-Pierre offre un cadre incomparable. Il y a déjà quelque chose de saisissant et pour l'imagination et pour la raison elle-même dans ce fait que, dans les dernières années d'un siècle où l'on s'était quelquefois flatté d'avoir porté les coups décisifs, soit au sentiment religieux en soi, soit à la forme particulière qu'il a revêtue dans le catholicisme, l'anniversaire de l'ordination épiscopale du chef de l'Eglise suffise à mettre en mouvement des foules de pèlerins parties de tous les points de l'Europe et du monde.

Ce ne sont pas les pays catholiques seuls qui ont fourni leurs contingents à cette armée de fidèles; ceux mêmes qui se sont séparés de la communion romaine à l'époque de la Réforme: l'Allemagne ou l'on compte, il est vrai, près d'un tiers de catholiques, le Royaume Uni où ils ne sont qu'une infime minorité, le Danemark où il n'en existe pas un pour mille dans une population toute luthérienne, les Etats-Unis où ils forment un dixième à peine ont également envoyé des représentants à cette grande manifestation. C'est là un phénomène sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention des hommes d'Etat chez qui le fanatisme dans un sens ou dans l'autre n'a pas détruit toute faculté de mesurer les grandes forces morales dont il est singulièrement dangereux de ne pas tenir compte dans le gouvernement régulier des sociétés modernes.

Il y a lieu de noter, en outre, que, dans cette espèce de revue de ses adhérents que passe la papauté, on ne saurait dire qu'elle ait fait appel à des excitations dangereuses de nature à provoquer un enthousiasme factice et temporaire. Quand Pie IX recevait à Rome les pèlerins du catholicisme, c'était d'abord au pape-roi dont la dépossession était encore un fait tout récent, c'était ensuite au pontife intransigeant dont les anathèmes ne cessaient de retentir contre la civilisation contemporaine que s'adressaient ces hommages empressés où il y avait presque également de l'irritation non refroidie contre les événements de la veille et un espoir très vif dans les éventualités du lendemain.

Aujourd'hui, il s'est écoulé trop de temps depuis l'ouverture de la brèche de la Porta Pia, la configuration internationale de l'Europe s'est trop sensiblement modifiée pour qu'il soit possible au zélote le plus naïf de croire à un rétablissement prochain du pouvoir temporel.

D'autre part, Léon XIII, tout en demeurant strictement fidèle à la doctrine vraie de l'Eglise, a jugé nécessaire, tant par une série d'encycliques où de brefs apostoliques que par des actes politiques proprement dits, d'orienter le catholicisme vers une conciliation avec les principes légitimes et les pouvoirs établis de la démocratie moderne. Du coup, à en juger du moins par les protestations assez peu respectueuses d'hommes accoutumés à mettre le spirituel à la remorque et au service du temporel et à exploiter le sentiment religieux au profit de leur politique, on aurait pu croire le prestige de l'occupant actuel du Saint-Siège gravement atteint dans les masses profondes des fidèles.

Ce n'est pas parmi les adhérents patrons du système formulé et promulgué par Léon XIII, dans les rangs du clergé paroissial ou des humbles, peu sensibles aux charmes d'un passé aboli et peu accessibles aux invites d'une politique dynastique, que se recrutent d'ordinaire les membres des pèlerinages. Cette mobilisation est surtout dans les goûts et aussi dans les moyens des militants, de ceux qui portent volontiers la parole au nom de l'Eglise et qui, dans le cours des temps, s'étaient peut-être un peu accoutumés à confondre leurs préjugés et leurs passions avec les enseignements du Saint-Siège et à prendre les intérêts de leur parti pour ceux des âmes.

On aurait donc été en droit de s'attendre à une certaine diminution de l'éclat des fêtes de ce jubilé. Or il n'en a rien été: tout au contraire.

Cela démontre deux choses: en premier lieu, que la puissance du souverain pontife au sein du catholicisme n'est pas, comme on l'a dit, personnelle, liée à certaines conformités de sentiments et de langage, mais bien indépendante de ces accidents et attachée à l'office. Puis, ensuite, que Léon XIII, en prenant l'initiative qu'il a prise, n'a pas seulement, comme on l'a prétendu, obtenu l'approbation des politiques, d'hommes en général tout à fait étrangers à l'Eglise et guidés par des vues purement de sagesse mondaine, mais qu'il a rencontré une des aspirations profondes, jusqu'ici mettes et peut-être inconscientes du peuple catholique, lequel ne se piquerait de maintenir une irréconciliable hostilité contre le monde moderne, mais se soucie, et très vivement, d'arriver à un accord bienfaisant.

Ces deux faits ont été mis en lumière par les cérémonies dont Saint Pierre vient d'être le théâtre. C'est ce qui explique l'attention avec laquelle les organes de l'opinion dans tout l'univers civilisé ont suivi ce jubilé et aussi l'inquiétude un peu nerveuse que les représentants de l'Etat de choses actuel en Italie trahissent à propos de tout ce qui semble indiquer la moindre tendance de la part de l'un de leurs alliés à se rapprocher du souverain pontife.

La papauté est vivante et très vivante, c'est une force avec laquelle il faut compter: voilà une leçon bonne à méditer.

AVANT LA FAUTE.

I

Avant de sortir, la jolie Mme de Berlemont jeta un dernier coup d'œil dans sa psyché. Elle ajusta son corsage, donna du montant à sa jupe, applatit légèrement ses frisons, puis ramena sa voilette sous son menton. Elle prit son ombrelle, vint encore se poser devant la glace, sourit, parut satisfaite.... et vraiment il y avait de quoi!

Jamais elle n'avait été plus jolie, jamais son sourire n'avait eu plus de grâce provocante, son regard plus de douceur noyée,—car sa beauté était faite de contrastes,—ni ses lèvres plus d'incarnat.

De sa toilette je ne parle point. C'était, comme toujours, une merveille de goût. Mme de Berlemont passe pour une des femmes les mieux habillées de Paris, et elle n'a point volé sa réputation.

Cependant, au moment de franchir sa porte, elle redevint subitement songeuse, parut hésiter et réfléchir un instant....

Evidemment, un combat se livrait en elle; mais il faut croire qu'il fut de courte durée, car après un petit mouvement de la tête qui semblait indiquer cette fois, une résolution sans appel, elle sortit d'un pas délibéré.

Au fond, tout au fond, malgré les airs de vaillance qu'elle essayait de se donner, Mme de Berlemont était nerveuse, très nerveuse, elle eût bien voulu, elle eût bien fort dans sa poitrine, et ce n'était pas sans raison, car il battait, ni plus ni moins, la déroute de sa vertu.

L'avoueras-tu? Mme de Berlemont allait à son premier rendez-vous. Comment cela s'était-il fait? Elle-même ne s'en rendait pas bien compte.... Oh! certes, elle aimait sincèrement son mari: M. de Berlemont était si bon pour elle! Et puis, c'était un savant, un astronome, presque un homme de génie. Mais, que voulez-vous? ce savant était trop savant. Ses travaux le prenaient tout entier; le pauvre homme s'abîmait dans les chiffres.

Oh! ces chiffres! La maison en était pleine; il en traînait partout! Il y en avait sur les tables, sur les sièges, et l'on en trouvait parfois jusque dans le lit conjugal. Mme de Berlemont, qui se savait jolie, trouvait qu'on la sacrifiait vraiment trop à la mécanique céleste; elle en était parfois exaspérée.

Si savante que puissent être certains maris, ils ont tort, croyez-moi, de négliger leurs femmes. Elles ont besoin de consolations. Et le malheur veut qu'il y ait toujours des tas de consolateurs pour les femmes délaissées.

Parmi ceux qui poursuivaient de leurs assiduités la mignonne Mme de Berlemont, le jeune M. Dhormoys était certainement un des plus empressés. Mais, en épouse vertueuse, celle ci lui avait toujours opposé une résistance farouche. Que s'était-il donc passé, la veille, au bal de Mme Deschmère, pour que tout-à coup, après une défense si longue et si méritoire, après un siège si valeureusement soutenu, la gentille forteresse de vertu eût enfin capitulé?

Oui, vraiment, elle avait accordé pour le lendemain le rendez-vous depuis si longtemps sollicité. Et cela s'était fait si soudainement, si vite, qu'à peine avait elle eu le temps de comprendre l'irréparable folie.

Maintenant, il était trop tard. Puisqu'elle l'avait promis, elle irait chez Dhormoys. Mais, là encore, il faudrait voir.... Oh! oui, il faudrait voir!

II

Lorsqu'elle fut dans la rue, Mme de Berlemont eut encore un instant d'hésitation. Prendrait-elle une voiture ou irait-elle à pied? Grave question. Le fiacre avait ses avantages: durant la route, elle pourrait se pelotonner dans son coin, et alors, bien habile qui la verrait!.... Cependant, toute réflexion faite, elle jugea qu'il valait encore mieux aller à pied. De la rue d'Amsterdam à la rue de Penthièvre, le trajet n'était pas long. Elle aurait l'air de faire une petite course, d'aller chez la corsetière ou la modiste. De cette façon, avec un peu de cette double-vue que possèdent toutes les femmes, elle verrait les gens venir de loin....

Et puis, la marche lui donnerait le temps de la réflexion; elle préparerait, chemin faisant, les quelques paroles bien senties qu'elle se promettait d'adresser à M. Jacques Dhormoys pour lui faire comprendre que, décidément, il perdait ses peines et que c'était un refus net, absolu, catégorique, qu'elle venait lui signifier une dernière fois.

D'un pas alerte, elle traversa la rue....

Oh! non! elle ne le ménagerait pas, ce Jacques!.... Avoir cru qu'elle était capable!.... Fi! quelle horreur!

Qu'avait-elle donc, cependant, la jolie Mme de Berlemont? Il lui semblait que son sang circulait plus vite. Malgré elle, son pas s'accélérait: elle était à la fois émue et décidée, impatiente et craintive.

Il se passait dans son âme quelque chose d'exquis et de douloureux: de petits frissons l'agitaient; à la pensée du danger où elle courait tête baissée, elle éprouvait la sensation troublante et délicieuse de la chair de poule, la douce horreur que l'on doit ressentir en frôlant un précipice.... Sans songer précisément à ce pauvre M. de Berlemont, qu'elle avait laissé bien confiant, comme toujours, elle sentait le remords poindre en elle, comme si elle eût déjà commis la faute.... Et puis, elle avait peur, se glissait le long des murs, jetait autour d'elle des regards inquiets et furtifs. Il lui semblait que tout le monde l'observait. Est-ce que cela se voyait vraiment quand une femme allait trahir son mari?

Oui, cela devait se voir à son allure, à ses démarche, sur ses traits, dans ses gestes....

Un instant, près de Saint-Augustin, elle n'était imaginé que quelqu'un la suivait. Etait-elle donc déjà surveillée? Elle eût dû revenir sur ses pas, elle le comprenait et cependant une force invincible l'obligeait à marcher toujours....

Rue Roquépine, elle est tout-à-coup une grande émotion. A quelques pas devant elle, marchant aussi très vite, il lui avait semblé reconnaître une de ses meilleures amies. On eût dit Mme Destigny, la belle et tendre Henriette!.. Mais oui! c'était bien elle, il n'y avait pas à s'y méprendre.... Dieu! si elle l'eût aperçue, elle si vertueuse, si sage, une mère de famille exemplaire, un modèle d'amour et de fidélité conjugale!...

La jolie Mme de Berlemont ralentit un peu sa marche, bien que le soleil fût en ce moment caché, elle ouvrit son ombrelle et l'abaissa devant son visage. Derrière cet abri protecteur, elle pourrait voir sans être vue.

Mais elle paraissait, elle aussi, bien inquiète et bien pressée, cette bonne Mme Destigny; à voir les joliesinflexions de son cou, les regards qu'elle jetait de temps en temps de côté, son allure un peu gênée, sa marche hésitante, on eût dit.... Mais que pouvait-on bien dire d'Henriette? Celle-là était sûrement à l'abri de tout soupçon. Un roc!

Cependant, Mme de Berlemont, toujours aux aguets, vit son amie s'arrêter subitement....

D'un petit regard circulaire, Mme Destigny scrata les alentours, puis, en coup de vent, disparut sous une porte avec une telle prestesse, une telle rapidité, que c'est à peine si celle qui l'observait avait pu se rendre compte, tant elle avait été habilement exécutée, de cette petite manœuvre féminine.

Mme de Berlemont eut un léger mouvement de surprise.... Tout d'abord, elle ne comprit pas, ne voulut pas comprendre. Qu'y avait-il, d'ailleurs, de plus naturel? Henriette était sans doute en visites.... Mais, alors, pourquoi ce mystère? pourquoi ces précautions?

En passant devant la maison où s'était arrêtée son amie, ses yeux curieux cherchèrent instinctivement le numéro: 18 bis, rue Roquépine.... Tiens! cette adresse lui rappelait vaguement quelque chose.... Attendez donc!.... mais oui, elle connaissait cela!.... Elle avait même dû envoyer quelque lettre à cette adresse.... Mais à qui donc? Etait ce drôle qu'elle eût à ce point perdu la mémoire!.... Eh! mais elle se souvenait à présent: c'était à René de Préangeac.... "M. René de Préangeac, 18 bis, rue Roquépine," c'était bien ainsi qu'était libellée l'invitation qu'elle lui avait adressée pour son bal du mois dernier.... Il n'y avait plus de doute possible: c'est même à ce bal que René de Préangeac avait été présenté à Mme Destigny.

Mais alors?.... Oh! alors, c'était vraiment drôle, cette coïncidence! Comme tout se découvrait tout de même! D'ailleurs, elle eût bien dû s'en douter.... Tout lui revenait, maintenant: elle se rappelait très bien que, quelques jours après ce même bal, elle avait rencontré René chez Mme Destigny et que celle ci avait parru légèrement interloquée. Pourquoi? Aujourd'hui, tout s'expliquait.... Oh! oui, c'était drôle!

Après tout, était-ce bien si drôle que cela? Mais non. C'était même affreux, abominable! Ce gentilhomme, enfin, M. Destigny était un galant homme.

Et cette petite Henriette qui avait des airs si prudes, si confits en vertu!.... Tout le monde la citait en exemple. Mais c'était tout simplement un monstre d'hypocrisie que cette vilaine petite femme! Quand on songe qu'au bal,—au bal où elle s'en laissait si facilement conter,—elle faisait mille façons pour échanger ses corsages! Et, un jour, elle avait refusé de venir aux Var étés, sous prétexte que le *Fiacre 117* était une pièce trop décolletée!

Et elle allait 18 bis, rue Roquépine! Et elle trompait son mari! Et elle foulait aux pieds ses devoirs de mère et d'épouse!.... Mais c'était une horreur, un acte infâme! Aussi se réservait-elle, à la première occasion, de lui faire sentir toute l'indignité de sa conduite. Elle ferait une chose plus simple encore; elle ne verrait plus Mme Destigny, elle ne la recevrait plus chez elle, elle la consignerait à sa porte.

Car, enfin, quand on est honnête, qu'on a la conscience pure et que l'on jouit d'une réputation sans tache, on ne peut ainsi se compromettre avec des gens vus du jour à découvrir le pot-aux-roses! Ce serait un joli scandale! Non, non! il valait mieux en finir tout de suite!

III

Et tandis qu'elle s'échauffait ainsi la bile, la jolie Mme de Berlemont marchait d'un pas toujours plus rapide; on incarnat plus vif lui était monté aux joues, sa lèvre mignonne tremblait de colère et d'indignation.

Tout-à coup, elle s'arrêta: elle était rue de Penthièvre, à quelques pas de la maison où l'attendait Dormoys.

Tiens! au fait, elle avait oublié!.... Un instant, elle resta clouée sur le sol, toute sotte, toute déconcertée.... Sa colère venait de tomber subitement: un drôle de petit sourire effleurait sa lèvre, un sourire fait tout à la fois d'indulgence et d'ironie.

L'ironie était pour elle, l'indulgence pour l'amie.

Mme de Berlemont venait de comprendre que lorsqu'on est si sévère pour les fautes d'autrui, il faut être soi même bien sûr de sa vertu.

Et elle rebroussa chemin, déjà toute repentante, toute confuse, effrayée de ce qu'elle avait failli faire, rougissant tout bas le hasard, de l'avoir si bien gardée du danger de la tentation.....

L. SERRIER

GONZALES & LAUDUMIEY

Entrepreneurs de pompes funèbres

CHEMIN DU BAYOU 170.

Près Remparts. Téléphone 479.

Ils fournit à bref délai des voitures pour visites, promenades, soirées, mariages, etc., ainsi que des Tally ho pour pique-niques. A toute heure, jour ou nuit, on peut par téléph me transmettre des commandes. Les prix de l'établissement sont d'une modicité extrême. 21fév93—1an

SERVICE FUNEBRE.

Un service funèbre sera célébré samedi, le 11 mars, à 8 heures du matin, à l'église St-Augustin, pour le repos de l'âme de DAME VVE P. COUGOT, née Marceline Larquié. Les parents, amis et connaissances des familles St-Raymond, Bruno et Cougot sont invités à y assister.

6mars—3f

MESSE FUNEBRE.

Une messe funèbre sera célébrée à la cathédrale St Louis samedi, le 11 mars 1893, à 8 heures A. M., pour le repos de l'âme de feue HENRIETTE FORTIER. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement priés d'y assister.

De la part de sa sœur, Vve Angèle Bienvenu.

7 mars—4f

Bureau du Trésorier de la Ville.—Nouvelle Orléans, 3 mars 1893.—Toutes les Buvettes sans licences seront poursuivies devant les tribunaux conformément à l'acte 83 de 1886; et tous véhicules sans licences arrêtés après le 10 mars 1893.

CHS H. SCHENK, Trésorier.

5 mars—au 10

J. VERGNOLE,

SUCCESSEUR DE CAZAUX & VERGNOLE

Importateur et Marchand-Commissionnaire.

VINS ET LIQUEURS.

Fabricant de Cordiaux et de Sirops.

EAUX DE VIE, (Whiskies) spécialité.

SEUL AGENT pour la vente des Vins de A. BRUN & CIE, de Oakville, Cal.

63 rue Decatur, Nlle-Orléans.

4 mars—1m

Avis spécial.

Nouvelle-Orléans, 28 février 1893.—A une assemblée spéciale du Conseil d'Administration de la New Orleans Co-Operate Banking Association, tenue le 28 février 1893, M. W. F. WALL a été élu caissier de l'institution.

1er mars— A. F. HIMEL, Président.

LEON QUEYROUZE & CO

"GROCERS" EN GROS.

—IMPORTATEURS DE—

VINS ET LIQUEURS

—ET MARCHANDS DE—

Produits des campagnes et de l'Ouest

32 RUE TOMOUPITOULAS.

ASSURANCES.

Bureau de la Compagnie d'Assurances Mutuelles des Marchands.

No 104 rue du Canal.

Nlle-Orléans, 4 mars 1893.

La compagnie publie l'exposé suivant couvrant une période de neuf mois du 1er JUIN 1892 au 28 FÉVRIER 1893

Primes reçues pendant les dits neuf mois		
Sur risques d'incendie	$114,646 87	
Sur risques maritimes	2,622 04	
Sur risques de rivières	4,001 20	
Primes non acquises pendant les derniers neuf mois de l'année passée maintenant acquises	36,888 00	
Total		$158,158 15
Moins—Primes non acquises à partir du 1er juin 1892		38,220 00
		$119 938 15
Pertes payées:		
Sur risques de feu	$48,295 62	
Sur risques maritimes	361 62	
Sur risques de rivières	2 80	
		$48,660 05
Primes rendues	$13,842 75	
Réassurances	3,353 86	
Dépenses totales	12,553 29	
Taxes	8,827 89	
Frais d'avarie, cost et de cour	431 40	
Compte de courtage	5,286 13	
		$44,296 32
		$92 975 37
Moins—Réserve pour pertes non ajustées		$26,959 78
		$10,337 00
Alouter: Compte d'intérêt et lever		$16,622 78
		$15,360 14
Bénéfice		$31 982 92

La Compagnie possède l'actif suivant:

Billets recevables	2,477 60
Billets garantis par hypothèques et collatéraux	26,605 88
Primes en cours de collection	20,958,85
Propriété réalisée	163,660 55
Argent comptant	119 2 64
Actions de banques (valeur du marché)	6,930 00
Actions d'assurances (valeur du marché)	10,600 00
Actions de chemins de fer (valeur du marché)	10,823 00
Actions de l'Association de l'Opéra Française (valeur du marché)	1,200 00
Rente prises valeur du marché	28 632 00
Bons 7 pour cent ville de la Nlle Orléans (valeur du marché)	6,275 00
Louisiana 4s new consols (valeur du marché)	18,900 00
Avance sur l'habitation Olivier	6 392 52
Meubles de Bureau etc	2,400 00
Jardinets	600 00
Primes dues par le gouvernement des Etats Unis	7,409 44
Total	$341,077 48

L'exposé ci-dessus est une copie juste, vraie et correcte des livres de la compagnie.

PAUL CAPDEVIELLE, Secrétaire.

JULES MONTREUIL, Trésorier.

Fait sous serment hardevant moi, en mon bureau Nouvelle Orléans, Lundi ce quatrième jour de mars 1893.

JAS. PAHEY, Notaire.

5 mars—1m

THEATRE DE L'OPERA.

SAISON 1892-1893.

PRIX POUR LA SAISON.

Loges d'avant-scène (saison)	$900
Baignoires (saison)	350
Fauteuils de balcon (saison)	300
Loges grillées (saison)	300
Parquets en avant des poteaux (siècles)	60
Entrée Générale	1

Les prix des Matinées seront les mêmes que d'habitude.

Les souscripteurs de la saison dernière auront le privilège, jusqu'à 4 heures P. M. SAMEDI 25 février 1893, de souscrire pour leurs mêmes loges et sièges sans paiement de prime.

LUNDI soir 27 février 1893, à 8 heures, les stalls des loges et sièges restant seront vendus à l'encan au Théâtre de l'Opéra.

Cette vente est faite non en vue du but de garantir une prime que de décider entre les applicants de ces loges et sièges.

Après l'encan les stalls disponibles au bureau de l'Opéra les sièges du parquet seront à $1 00 pour chaque soirée de représentation.

Aux actionnaires de la Compagnie d'Assurances La Nouvelle-Orléans, en Liquidation. Bureau No 130 rue Gravier.—Un dividende de 10 0/0 (dix pour cent) sera payé sur demande, le 1er mars 1893 aux actionnaires de la Compagnie d'Assurances La Nouvelle-Orléans, ou à leurs représentants légaux, sur présentation de leurs certificats d'actions, afin de les timbrer.

J. ICKES,
JOS. A. ICKES,
H. LARCHEVÊQUE, Liquidateurs.

Prudhomme Pacaud, Secrétaire.

26 fév—1m

BUREAU du Board des Assesseurs d'Etat, Paroisse d'Orléans (Chambre) Hôtel de Ville, Nouvelle Orléans, 28 février 1893. Toutes les personnes sujettes à être taxées sur des propriétés de toutes descriptions, et immobilières ou meubles, ou sont parties présentes notifiées, conformément à la section 2 de l'acte 106 de 1890 que l'assessement des propriétés pour la paroisse d'Orléans a été complété et qu'une liste en sera exposée en ce bureau à partir du 1er mars inclus au 20 mars 1893, inclusivement, de 10 heures A. M. à 4 heures P. M., pour inspection et correction.

Toutes les contribuables sont spécialement invités à mettre à profit cette occasion qui leur est offerte de faire connaître leurs objections à tout assessement et de vérifier si le dit assessement est correct, d'après la manière prescrite par la loi.

J. M GLEASON, Président.

28fév—10f

MAIRIE DE LA NOUVELLE ORLEANS, Hôtel de Ville 10 février 1893.

Attendu qu'il vient d'être commis un crime aussi lâche qu'atroce qui a coûté la vie à un agent actif et fidèle, l'officier Torregano, alors qu'il remplissait ses devoirs officiels.

Moi, JOHN FITZPATRICK, maire de la ville de la Nouvelle Orléans, offre par les présentes une récompense de cinq cents dollars ($500 00), à quiconque fournira les informations qui conduiront à l'arrestation et à la condamnation du meurtrier ou des meurtriers ou des parties qui auraient pris part au crime.

JOHN FITZPATRICK, Maire.

11 fév—1f

Avis.

Excursions du dimanche à bon marché sur le New Orleans, Fort Jackson & Grand Isle R. R. Les trains partent d'Algier à 8 A. M., et arrivent à 7.05 P. M. Billets, aller et retour, 50c. 75c. et $1.00.

J. S. LANDRY, Surintendant.

J. S. LANDRY Agent général pour le Fret et les Pass